



HAL
open science

La bande dessinée durant le Printemps érable (2012), un outil de diffusion et de mobilisation pour une lutte en cours

Maël Rannou

► To cite this version:

Maël Rannou. La bande dessinée durant le Printemps érable (2012), un outil de diffusion et de mobilisation pour une lutte en cours. *Le Temps des médias. Revue d'histoire*, 2020, 2 (35), pp.54-71. hal-03340042

HAL Id: hal-03340042

<https://hal.science/hal-03340042v1>

Submitted on 9 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

**La bande dessinée durant le Printemps érable (2012),
un outil de diffusion et de mobilisation pour une lutte en cours**

Maël Rannou

Les droits des images publiées sont la possession exclusive de leurs auteurs et autrices, qui ont autorisé explicitement la reproduction numérique à fin d'illustration de cet article.

Les grèves et mobilisations étudiantes québécoises de 2012 sont un moment marquant de l'histoire politique du Québec contemporain. La province est le territoire nord-américain où les études supérieures sont les moins chères et l'annonce d'une forte hausse des droits de scolarité universitaire dans le budget de mars 2011 lance une vague de contestation. La mobilisation se met en place durant presque un an, menant en février 2012 à la première grève dans un Cégep¹, le collège de Valleyfield. Durant le mois suivant, de nombreux Cégeps et universités suivent le mouvement, entraînant la plus grosse mobilisation étudiante de l'histoire du Québec comme du Canada. Il ne s'agit pas de la première lutte étudiante dans la province, comme dans beaucoup de territoires ce type de mobilisation a structuré l'imaginaire politique à plusieurs reprises. D'octobre à décembre 1968, une large grève défendant la création d'une deuxième université francophone à Montréal a vu naître plusieurs figures politiques du mouvement indépendantiste. Viennent ensuite diverses grèves liées aux coûts de scolarité, celle de 1974 rassemble jusqu'à 100 000 personnes et entraîne la fondation l'Association nationale des étudiants et étudiantes du Québec (ANEEQ), celle de 1978 voit l'Université du Québec à Montréal (UQAM) être entièrement fermée, une première, quand celle de 1990 est un relatif échec. Avant 2012, la dernière grande grève date de 2005 et, comme ses prédécesseurs, elle ne dure que trois mois, s'appuie largement sur les Cégeps (les universités étant souvent plus frileuses à s'engager) et ne réussit pas à infuser largement dans la société. C'est la particularité de la mobilisation de 2012, qui s'étale sur un temps particulièrement

¹ Système scolaire spécifique au Québec qui se situerait entre le lycée et l'université.

long et déborde largement de sa base et des revendications initiales.

Les manifestations sont rapidement surnommées « Printemps érable », dans un rapprochement sémantique avec les « Printemps arabes » de 2011, qui peut paraître un peu déplacé, mais qui devient un formidable slogan et outil de communication. Nées dans un contexte universitaire, elles dépassent rapidement le cadre étudiant et voient des membres très divers de la société descendre dans la rue ou participer aux « concerts de casseroles » dénonçant la corruption du gouvernement Charest. La lutte prend fin en septembre 2012 avec la défaite du Parti libéral du Québec et du Premier ministre sortant aux élections générales : la hausse sera annulée par le nouveau gouvernement. Même s'il les augmentera ensuite, de manière bien moindre (environ 70 \$ CAN par an), la défaite du gouvernement comme l'annulation du décret marque l'imaginaire collectif comme une victoire rare d'une lutte collective.

Dans cet article, nous nous intéresserons particulièrement aux bandes dessinées réalisées durant les mobilisations et à ce que ce corpus véhicule. Ces bandes dessinées sont en nombre assez limitées et leurs auteurs sont très majoritairement de jeunes créateurs, eux-mêmes étudiants ou récemment sortis des études, tous ayant moins presque tous ayant moins de la trentaine, les quelques exceptions étant Jimmy Beaulieu et Philippe Girard, auteurs déjà installés lors des événements. Les supports de publications des œuvres sont multiples, navigants du papier au numérique (qu'il s'agisse de blogs, publication sur les réseaux sociaux, site, etc.) et se démultiplient souvent sur plusieurs d'entre eux au cours des mois de grève. Pour structurer notre lecture de ce corpus mouvant, nous allons d'abord faire un rapide point sur cette lutte et les arts au Québec, puis tenter d'observer les différentes typologies d'œuvres (pédagogiques, témoignages, parodies...) que l'analyse fait apparaître avant de conclure avec une observation du rôle du fanzine dans la diffusion de ces bandes dessinées.

Comme toute mobilisation dont la forme est relativement classique — grèves, blocages universitaires, manifestations, etc. —, une forte production artistique a accompagné un moment vécu comme une effervescence par ses acteurs. Ainsi L'École de la Montagne rouge, lancée par des

étudiants en design graphique de l'UQAM, réalise de nombreuses affiches et visuels. On trouve également beaucoup d'autres pratiques artistiques, mais, huit ans après, proportionnellement assez peu de bandes dessinées. Cela peu paraître étonnant vu le succès relativement récent de la bande dessinée de reportage ou l'efficacité du genre pour transmettre un message, même si ce n'est pas sa seule fonction. Sylvain Lemay le souligne déjà en mai 2018 lors d'une communication tenue à Toronto, où il évoque aussi la crise d'octobre 1970 (qui n'a que peu de rapport direct, il s'agit d'une série d'arrestations massives suite à des prises d'otage et assassinats du Front de libération du Québec) :

« Première précision : si la littérature et le cinéma ont produit énormément d'œuvres sur les deux sujets, la bande dessinée, bien que s'y étant beaucoup intéressé, n'a produit qu'un petit corpus. Ainsi, en ce qui concerne le Printemps érable, Benoît Melançon, de l'Université de Montréal, répertorie plus d'une quarantaine de textes sur le sujet. Quatre de ces titres sont des bandes dessinées². »

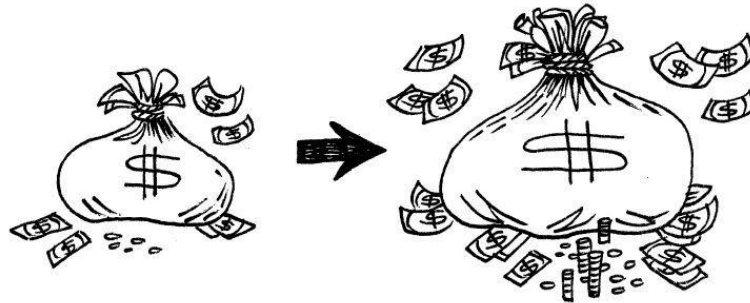
S'il y a en effet comparativement assez peu d'ouvrages publiés après les mobilisations, on peut cependant repérer un important corpus de créations réalisées pendant le Printemps. Ces bandes dessinées ont des formes et objectifs différents, mais s'ancrent de manière assez forte dans un certain milieu de la bande dessinée alternative montréalais, qu'il s'agisse de projets collectifs ou d'œuvres solitaires. Nous allons donc nous plonger dans ces nombreuses planches pour tâcher d'une part d'en détacher des groupes communs, d'autre part d'observer leur diffusion à l'époque et l'importance de ce choix, y compris dans la postérité de l'ensemble.

Le corpus de la bande dessinée réalisée durant la grève est à la fois riche et restreint : restreint, car l'on peut encore assez facilement espérer avoir une vue quasi exhaustive, riche, car tout de même multiple et diversifié. Quelques fonctions se distinguent.

² S. Lemay : « Le Printemps érable et la Crise d'octobre dans la bande dessinée québécoise », communication tenue à la Conférence annuelle de la Société canadienne pour l'étude de la bande dessinée, Toronto, mai 2018.

6^E ARGUMENT

« EN PAYANT PLUS DE DROITS DE SCOLARITÉ, LES ÉTUDIANT-E-S FERONT LEUR JUSTE PART. »



„ en vérité, avec la hausse, Les étudiants auront à TRAVAILLER **2 FOIS PLUS LONGTEMPS** que dans les années 1970 pour payer leurs études.

TOUT D'ABORD, la « JUSTE PART » est un concept flou.



Doc. 1 – Cathon « 6e argument », dans *La Hausse en question*, sans éditeur, 2012, p. 18.

Diffuser les arguments

La première fonction est la plus évidente. Alors que la mode des BD documentaires est particulièrement prégnante depuis une dizaine d'années, on retrouve un certain nombre de planches produites pour vulgariser les problématiques liées à la loi sur les frais de scolarité. L'emblématique titre de cette production est *La Hausse en question — 8 arguments illustrés*. Il s'agit d'une adaptation directe d'arguments contre la hausse, extraits d'un rapport de l'Institut de recherche et

d'informations socio-économiques (IRIS), organisme de recherche québécois ancré à gauche, créé en 2000 pour lutter contre une certaine orthodoxie libérale. Ce projet, porté par les auteurs François Samson-Dunlop et Joseph Baril, est organisé et édité par Vincent Giard, qui le mettra en ligne sous la forme d'un blog et d'un PDF à télécharger en même tant qu'il est imprimé. On y retrouve des contributions très différentes, de l'adaptation chargée de statistiques de François Samson-Dunlop et Alexandre Fontaine-Rousseau, expliquant que la hausse n'a pas d'effets sur le recrutement de professeurs, ou de Cathon, interrogeant le concept flou de « juste » part (doc. 1), à des pages plus directement émotionnelles, comme la révolution de Nicolas Lachapelle, ou détournant des arguments par l'absurde, comme celles d'Antonin Buisson ou de Vincent Giard. En complément Sophie Yanow adapte un texte sur les « agitateurs étrangers », qui ne donne pas directement un argument sur le conflit mais veut démonter ceux qui considèrent que le mouvement est d'abord le fruit d'éléments extérieurs à la province. Il y a dans ce fanzine autant de manières de voir la lutte que d'auteurs, ce qui lui donne un aspect particulièrement efficace pour toucher différents publics.

De nombreux exemplaires sont photocopiés, sans qu'il soit possible d'en tenir le compte puisque tout un chacun pouvait l'imprimer. Le fait que des associations étudiantes participent à cette diffusion-production leur donnent une grande visibilité. Les témoignages recueillis évoquent plusieurs milliers d'exemplaires, ainsi que des reproductions en affiches, des diffusions web... Des chiffres approximatifs, mais dont l'ampleur est confirmée par des analystes du marché de la BD québécoise qui n'étaient pas directement acteurs de la lutte. On découvre dans cette publication une grande part de la jeune scène montréalaise de l'époque³, réunie au sein des Ateliers collectifs de la Maison de la Bande dessinée de Montréal. On pouvait croiser une grande partie ces auteurs au sein de la structure de microédition Colosse, en partie chapeautée par Jimmy Beaulieu. Alors âgé de 38 ans, Beaulieu a été éditeur (Mécanique générale), libraire et enseigne la bande dessinée à Montréal, où il a eu certains des auteurs des fanzines cités en étudiants, incarnant une sorte de figure tutélaire

3 Outre les personnes évoquées dans le texte, on y retrouve aussi Evlyn Moreau, Martin PM, Djanice St-Hilaire et Luc Bossé.

de la bande dessinée Montréalaise. Une proximité qui explique qu'on le retrouve dans *La Hausse en question*, où il dessine une illustration de couverture. À ce propos Vincent Giard précise⁴ :

« Les couvertures tête-bêche de *La hausse* étaient pensées pour être distribués à deux publics : d'un côté un dessin de Jimmy, d'un militantisme surjoué, à donner aux manifestant·e·s à l'allure convaincue ; de l'autre un dessin de Zviane (qui était moins catégorique dans son soutien) plutôt teinté d'inquiétude, pour les badauds curieux. »

Il est difficile de savoir si l'effet recherché a atteint son but, mais la simple volonté de s'adresser à deux types de personnes bien différentes dès les couvertures montre l'envie de toucher un public le plus large possible et de publiciser au maximum les arguments.

Dans la foulée, un deuxième titre est publié plus ou moins par la même équipe, *Dépasser la ligne*. Celui-ci n'illustre pas aussi directement des arguments, on y trouve par exemple des gags moquant le discours journalistique ou des illustrations politiques de Clément de Gaulejac (parfois reprises en affiches). Surtout, on y découvre des témoignages qui peuvent avoir un effet identique. Ainsi, l'autrice Bach, plutôt connue pour des gags sans engagement militant (elle l'évoque d'ailleurs dès la première case) s'appuie sur sa propre expérience pour expliciter le problème de la dette étudiante et l'intérêt pour la société d'être solidaire avec les étudiants. Nicolas Lachapelle illustre en quatre pages puissantes une prise de position sur la question de la violence en manifestation. En évoquant son amour de la démocratie et son dépit face à la répression, il dénonce une hypocrisie dans les discours médiatiques et justifie un ponctuel jet de pierre en mettant en perspective les différentes violences, notamment institutionnelles (doc. 2). Il n'est pas certain que ce type de récit ait pu convaincre tous les lecteurs, mais il pose des arguments forts et cherche là aussi le dialogue⁵.

Entre le tract et le récit quotidien, cette publication qui fait entrer l'intime dans le discours présente une des facettes majeures des bandes dessinées du Printemps érable. Plus encore que de convaincre, il s'agit alors de garder une trace de ce moment unique.

⁴ Les entretiens évoqués et non crédités ont été réalisés par l'auteur en avril 2020.

⁵ En sus des auteurs cités, on trouve également François Samson-Dunlop, Alexandre Fontaine-Rousseau, Jimmy Beaulieu, Joseph Baril, Cathon, Richard Suicide et Djanice St-Hilaire au sommaire.

On voulait écarter
la dissidence.



... L'envoyer dans le
Nord au possible!



Alors cette pierre...



C'est vrai elle n'a
pas le raffinement
d'un dans une
case...

... Mais j'ai le
sentiment que ça
en disait long...

... Que c'était
politique...



Documenter la lutte en cours

En parallèle de ces expériences collectives, on retrouve un certain nombre de témoignages direct de ce qui est en train de s'écrire. Parmi eux, on note le retour d'Antoine Corriveau à la bande dessinée, qui constitue alors une surprise. Celui qui est aujourd'hui réputé comme un chanteur folk rock de la scène québécoise a en effet eu une longue carrière parallèle d'auteur de BD, participant à des revues et forums au début des années 2000. Il co-fonde même une maison d'édition nommée Le Gramophone qui publie un de ses albums de BD autobiographiques en 2005⁶. Au déclenchement de la grève, il a cependant tourné la page de la bande dessinée et se consacre à la musique depuis plusieurs années. Pourtant, il ressent dès le début du mouvement une solidarité avec les étudiants, dont il n'est pas, et va porter le carré rouge, symbole de la lutte, puis participer à des manifestations de plus en plus régulières. Au jour le jour, il publie sur son site son enthousiasme, son étonnement face à un gouvernement mutique, puis aux lois répressives. Il n'hésite pas non plus à parler du moment où un ami lui demande « Pis... Commences-tu à avoir le militant fatigué ? » (page 11), et ce alors que le journal n'en est qu'à la date du 28 mai, et qu'il reste des mois de manifestation (doc. 3).

Corriveau va tenir son journal jusqu'aux élections, à un rythme lent, mais régulier. Sur les réseaux sociaux et en commentaires, il fait face à un public aussi surpris de le retrouver dans la bande dessinée que de se reconnaître dans le récit d'un sympathisant de la cause qui n'a rien d'un habitué des grandes luttes. Aux coups de mou, succèdent des enthousiasmes et de la colère. Le format journal donne à ces carnets de grève, renommés « On est + que 50 » quand la loi 78 interdisant les rassemblements de plus de 50 personnes est promulguée, une précision calendaire que n'ont pas les autres témoignages. Cela permet de retracer les manifestations et événements particuliers, comme la tenue d'un rassemblement des libéraux ou l'arrestation du député Amir

⁶ *Du café de la bière et plein d'autres choses*, Trois-Rivières, Le Gramophone, coll. « Carnets de notes », 2005.

Khadir, alors seul élu du parti de gauche indépendantiste Québec solidaire. Invité à se replonger dans cette période de soudain retour à la création dessinée, Corriveau raconte :

« Je pense que la bande dessinée, et surtout le format journal, m'autorisait à plus de simplicité, d'instantanéité et de liberté pour raconter ce que j'observais au quotidien. [...] L'accueil a été très chaleureux. J'avais l'impression que maintenant que la bande dessinée n'était plus au cœur de ma vie, ce projet était celui qui rejoignait le plus les gens parmi tout ce que j'ai fait en BD. Je crois aussi que les gens ont été touchés parce que je mettais en scène un quotidien



partagé par plusieurs. »

Doc. 3 – Antoine Corriveau, « 28 mai », par Antoine Corriveau, *On est + que 50*, 2012, p. 11.

Comme beaucoup, il sera marqué par le soudain arrêt des manifestations et du mouvement, créant un vide. Il revient sur le sujet quelques mois plus tard, concluant son carnet le 10 janvier 2013 en

évoquant cet aspect, mais aussi sa fierté d'avoir connu ce mouvement. Par la suite, il ne republiera plus de bande dessinée, laissant les pages en accès libre sur son site⁷, mais reviendra sur le sujet : son album de musique *Les Ombres Longues*, sorti en 2014, évoque de manière claire quoique plus éthérée le grand mouvement de 2012.

Sylvain Lemay rapporte un autre exemple de ces bandes dessinées quasi documentaires, partant toutefois de l'intime des auteurs :

« Chloé Germain-Therrien utilise la bande dessinée pour rapporter, en une planche, une discussion qu'elle a eue avec un policier, tout fier de dire qu'il s'était payé une piscine creusée avec l'argent qu'il a fait en heures supplémentaires durant la grève. »

Dans la droite forme de la « tranche de vie », cette anecdote publiée dans le collectif *Je me souviendrai*⁸ transmet crûment l'indignation de l'autrice avec une courte séquence aisément partageable.

Beaucoup d'autres auteurs prennent le parti de croquer ce qu'ils voient, de manière plus ou moins directe. Jimmy Beaulieu reste fortement marqué par le Printemps, même s'il est difficile de savoir ce qui a été directement dessiné durant les événements ou après. S'il prend le parti de la fiction, l'histoire d'amour et de lutte publiée dans *Dépasser la ligne*, mais aussi sa participation au projet collectif *Webtrip* (porté par le festival LyonBD) plongeant les protagonistes dans les manifestations pour le chapitre conclusif, témoignent d'une observation très intense et personnelle de la lutte.

Dans la lignée des objets hybrides quant à leur date de création, on peut aussi noter *La Guerre des rues et des maisons*, de Sophie Yanow. Si le livre est publié à La Mauvaise Tête en 2013, l'autrice a commencé le travail durant les mouvements de manifestation. Américaine en résidence à la maison de la bande dessinée à Montréal, elle a participé à *La Hausse en question* en adaptant directement un texte militant. Elle publie aussi dans le fanzine *Fonte*, sur lequel nous reviendrons,

7 Il faut cependant les chercher, l'accès n'étant plus immédiat sur son site officiel. On peut les lire ici <http://www.antoinecorriveau.com/bd/bd.html> (consulté le 11 juillet 2020).

8 Volumineuse anthologie de travaux artistiques divers publiés sous la direction de Soulman dès août 2012 par La Boîte à Bulles (Antony) : Soulman (dir.), *Je me souviendrai*, Antony, La Boîte à bulles, 2012.

quelques pages qui présagent le livre à venir. Ainsi, si on ne peut dater la création des pages du livre, l'auteur elle-même n'est plus certaines des dates de réalisation, elle a utilisé la matière de ce qu'elle a vu dans les rues durant ces semaines pour écrire ce fascinant récit qui est autant un reportage intime qu'une large réflexion sur l'urbanisme et le contrôle.

Une constante des œuvres ici détaillées, très différentes a priori, est leur aspect très réaliste. Quand bien même le récit est parfois fictionnel, l'ambiance se veut inscrite dans un moment réel, en pleine conscience de l'importance symbolique du moment. La majeure partie des œuvres sont ancrées dans cet état, parfois d'ailleurs un peu lourd, et si quelques gags sont éparpillés dans les expériences collectives, la forme humoristique est finalement assez rare. On la retrouve pourtant dans les deux des œuvres les plus longues réalisées durant le Printemps érable, les deux entrant même directement dans le champ de la parodie.

Parodie et humour

La première de ces œuvres est *Schtroumpfons la hausse !*, publiée sur Facebook, twitter et un site spécifique par un Montréalais anonyme — tout juste confie-t-il à la presse avoir 27 ans et s'intéresser à l'anthropologie sociale. Ce détournement reprenant des cases extraites de nombreux albums des *Schtroumpfs* (série créée par Peyo puis reprise par plusieurs autres auteurs) évoque directement les travaux situationnistes. En reprenant des figures extrêmement connues et assez peu marquées idéologiquement, même si un chercheur comme Damien Boone a pu en faire une lecture politisée⁹, l'auteur crée aussitôt un sentiment de sympathie. Si les textes sont évidemment changés, des petites modifications graphiques ont également lieu. Ainsi le Sorcier Gargamel se voit affublé d'une moumoute blonde et frisée rappelant le Premier ministre, quand le chat Azraël a une chevelure brune rappelant la ministre de l'Éducation, Line Beauchamp. Leurs noms sont d'ailleurs transparents : Gargacharest et Azraline.

⁹ *Contribution à une sociologie des œuvres de fiction : l'exemple des Schtroumpfs*, mémoire de master 2 de sciences politiques, sous la direction de Jean-Gabriel Contamin, soutenu à l'Université de Lille 2, septembre 2007.

Dans *Schtroumpfons la hausse !* le jeu principal se fait sur les couleurs des habits des schtroumpfs, presque tous identiques dans la version d'origine. Le grand Schtroumpf, seul d'entre eux à porter un habit rouge, est évidemment révolutionnaire. Le Schtroumpf à lunette devient Schtroumpf recteur, complice des méchants voulant s'enrichir sur le dos de la masse des petits Schtroumpfs. La facture très lisse des personnages, quasiment tous semblables, permet un jeu pas forcément subtil mais très efficace pour caricaturer au jour le jour le gouvernement et créer un point de ralliement identificateur. Quand tous les vêtements des Schtroumpfs deviennent rouges (à l'exception d'un Schtroumpf vert, évoquant les très minoritaires « carrés verts » soutenant la hausse), l'effet d'entraînement est immédiat. La longévité du projet, qui représente plus de 80 demi-pages attestant d'une connaissance fine du corpus de la BD d'origine, lui vaut un certain succès chez les manifestants et dans la presse. Par exemple, un grand quotidien comme *Le Devoir* s'en fait écho sur son site¹⁰, en notant avec amusement qu'au même moment paraît *Les Schtroumpfs de l'ordre*¹¹, album officiel consacré à la création d'un corps policier dans le village des petits êtres bleus !

Très efficace, le projet perd un peu de sa force au fil du temps — avec notamment des modifications des dessins de plus en plus présentes — mais reste suivi et apprécié. Il continue d'ailleurs à exister un peu après la grève, envisageant d'accompagner d'autres combats. Mais le 5 mars 2013 le compte officiel indique :

« International Merchandising, Promotion and Services S.A. d'une part, et LAFIG Belgium S.A., les donneurs de licence exclusifs des droits d'exploitations sur les personnages des Schtroumpfs et leur univers (incluant les marques), désignés par Studio Peyo S.A., ayant constaté l'utilisation non autorisée des Schtroumpfs par *Schtroumpfons la hausse*, ont demandé que le site ainsi que les comptes Facebook et Twitter du projet soient fermés¹². »

10 F. Deglise, « Les Schtroumpfs s'invitent dans le conflit social », Site du *Devoir*, 07/06/2012 [en ligne] <https://www.ledevoir.com/opinion/blogues/les-mutations-tranquilles/351868/les-schtroumpfs-s-invitent-dans-le-conflit-social>

11 J. De Coninck, T. Culliford, M. Díaz Vizoso, *Les Schtroumpfs de l'ordre*, Bruxelles, Le Lombard, 2012.

12 Publication sur la page fFacebook de « Mouvement étudiant. info » [en ligne] <https://www.facebook.com/mouvementetudiant.info/posts/447707111974623>

Cette parodie non autorisée disparaît donc quasiment d'Internet, même si l'on peut bien sûr l'y retrouver en fouillant un peu. Cette situation fait que le récit est également absent des nombreux ouvrages commémoratifs, ce qui peut tendre à effacer sa mémoire, il s'agit pourtant de la plus longue bande dessinée réalisée durant les événements. Quelques années plus tard, lors des mobilisations de 2015 contre les réformes du gouvernement Couillard, un *Astérix et la grève sociale* reprenant peu ou prou le même principe sortira, cette fois-ci imprimé sur papier journal.

L'autre série phare du Printemps érable, qui a eu un large écho hors du cercle des militants, est *Passionrougeman* de Phlppgrrd (Philippe Girard), un auteur déjà bien installé dans la BD Québécoise, âgé de 41 ans ce qui le distingue de la plupart des autres acteurs des bandes dessinées de grèves. Ce superhéros, parodie transparente de Superman, arbore un carré rouge sur le torse et s'oppose au « parti colonservateur ». Les différents récits s'amuse à reprendre l'esthétique du *Batman The Dark Knight* de Frank Miller en le mêlant au paysage local, sans lésiner sur le cliché (doc. 4) : ainsi, il soigne à grandes rasades de sirop d'érable des policiers au cerveau lavés par la propagande gouvernementale. Ce superhéros québécois s'inscrit aussi dans une lignée de personnages de ce type, dont le célèbre *Capitaine Kébec*, créé par Pierre Fournier en 1973 lors du « Printemps de la bande dessinée québécoise », un printemps, déjà ! À ces influences transparentes, le critique Jean-Dominic Leduc ajoute également un nom qui « s'inspire à n'en point douter des paroles de la chanson *Quand on y croit* popularisée par Mario Pelchat "Rouge, couleur passion" », témoignant d'un croisement entre les arts liés aux manifestations¹³.

Passionrougeman est une œuvre particulière dans le corpus, entre autres parce qu'elle est autonome, réalisée par une seule personne bien identifiée. Solidaire du mouvement sans être directement concerné, Girard va réaliser une bande dessinée qui aborde nombre de thèmes connexes, et parle finalement assez peu des frais de scolarité. Dans ses aventures, *Passionrougeman* affronte avant tout la corruption et la répression. Interrogé, Philippe Girard acquiesce :

« Le problème était que le gouvernement libéral en place était soupçonné de corruption et qu'il

13 J. D. Leduc, *Philippe Girard. Métamorphoses*, Montréal, Librairie Z, 2020, p. 31.

essayait de refiler la facture de sa mauvaise gestion aux étudiants. On savait que les élections approchaient et je me suis dit qu'il fallait souligner où était le véritable problème de cette crise. »

Utiliser le vecteur des superhéros, au-delà de l'affection propre que leur porte le dessinateur, permet d'avoir un référentiel identificateur commun. Les superhéros ont aussi un aspect inclusif, un des



INCAPABLE DE RÉSISTER À LA PUISSANCE DE PERSUASION DE PASSIONROUGEMAN, LE POLICIER S'EXÉCUTE...



NOM D'UN CHIEN, QUELLE GUEULE DE BOIS ! QUE M'EST-IL ARRIVÉ ?



PASSIONROUGEMAN ??? VOUS ICI ? MAIS, COMMENT ? LE PREMIER MINISTRE VOUS AURAIT-IL CONTACTÉ SUR LE TÉLÉPHONE ROUGE ?

HÉLAS, NON. LE ROUGE N'EST PLUS TELLEMENT EN VOGUE AU GOUVERNEMENT ET LES ENVELOPPES BRUNES QUI ENCOMBRENT LE BUREAU DU PREMIER MINISTRE CACHENT LE TÉLÉPHONE.



MAIS TOUT À COUP !

PLUS UN GESTE, SALE ROUGE-GORGE !



QUI OSE LANCER DES NOMS D'OISEAU AU PLUS GRAND HÉROS DE LA GALAXIE ?



LAISSE-MOI TE MONTRER QUI SE CACHE DERRIÈRE CE VISAGE DE MANIFESTANTE ANGÉLIQUE !



LA MINISTRE COURCHESNE !



SANS DOUTE A-T-ELLE RETIRÉ SON DÉGUISÉMENT POUR SE PLIER À LA LOI ANTIMASQUE. NOMBREUX SONT CEUX QUI CROIENT QUE CE RÉGLEMENT SERAIT PLUS APPROPRIÉ À L'ASSEMBLÉE NATIONALE QUE DANS LA RUE.

cinq épisodes voit ainsi Passionrougeman allié à Cap'n Crimson, autre superhéros fictif incarnant les anglophones du Québec. Traditionnellement alliés au parti libéral face aux indépendantistes, les anglophones ont eu une présence remarquée dans la lutte¹⁴, le superhéros étant une adaptation directe de leur culture les y représenter est un clin d'œil non anodin, même s'il n'y a pas eu à notre connaissance de version traduite de la série.

Pour ce qui est de la diffusion, l'auteur publiait trois bandeaux par jour du lundi au vendredi sur son site, mais, surtout, sur Facebook, vers 19h — une heure de grande fréquentation montrant une certaine conscience des principes de diffusion via le réseau social. Pour l'auteur c'est assurément ce vecteur qui a été majeur, l'option partage permettant une réverbération massive qui a pu l'étonner. L'effet est démultiplié par un écho fort dans la presse papier et en ligne, qui fait encore rebondir l'information. En parallèle de cette diffusion, une version papier format comic-book a été autoéditée par l'auteur au cœur des événements. Tiré à cent exemplaires et lancé à la librairie Planète BD le 22 août 2012 en même temps que l'anthologie *Je me souviendrai*, le tirage est aussitôt épuisé.

Passionrougeman est un des rares titres publiés durant le Printemps qui a une comptabilité claire, l'auteur en a limité les exemplaires et il n'y eut pas d'autres versions papier. Comme *La Hausse en question* et *Dépasser la ligne*, sa diffusion fut avant tout numérique, par réseau, partages, etc. Pourtant, le passage à l'impression a semblé nécessaire, ce qui peut sembler curieux, car toujours moins immédiat que le web. Une occasion de se pencher sur le rôle du fanzine papier dans la lutte.

Le fanzine comme compagnon de lutte collective

Si le fanzine, cette publication traditionnellement amateur imprimée hors des cadres de distributions commerciaux, est aujourd'hui surtout vu comme un support de publication de jeunes

14 Antoine Corriveau en fait d'ailleurs l'écho à la page 24 de son journal, se réjouissant de voir la question sociale dépasser la question linguistique.

auteurs, c'est à l'origine avant tout un moyen de diffusion et de communication¹⁵. S'il peut sembler désuet à l'heure du partage en masse par le clic, il reste très présent dans le témoignage des auteurs interrogés, conservant une mémoire physique qui peut parfois disparaître très rapidement des usages uniquement portés sur Internet. Mais, au-delà de l'objet même, son inscription dans le temps tient à son rôle fédérateur. Ainsi, c'est avec le déclenchement de la grève que les ateliers de la Maison de la Bande dessinée de Montréal lancent le fanzine *Fonte*. Avec un tirage confidentiel (trois exemplaires par participants), le journal est pourtant directement lié à la grève et y a eu un impact indirect fort : peu lu, il a néanmoins accédé au rang de titre culte¹⁶. Vincent Giard, qui a maqueté et coordonné tous les numéros, raconte l'origine d'un fanzine dont le processus de création et l'existence valent parfois plus que le contenu :

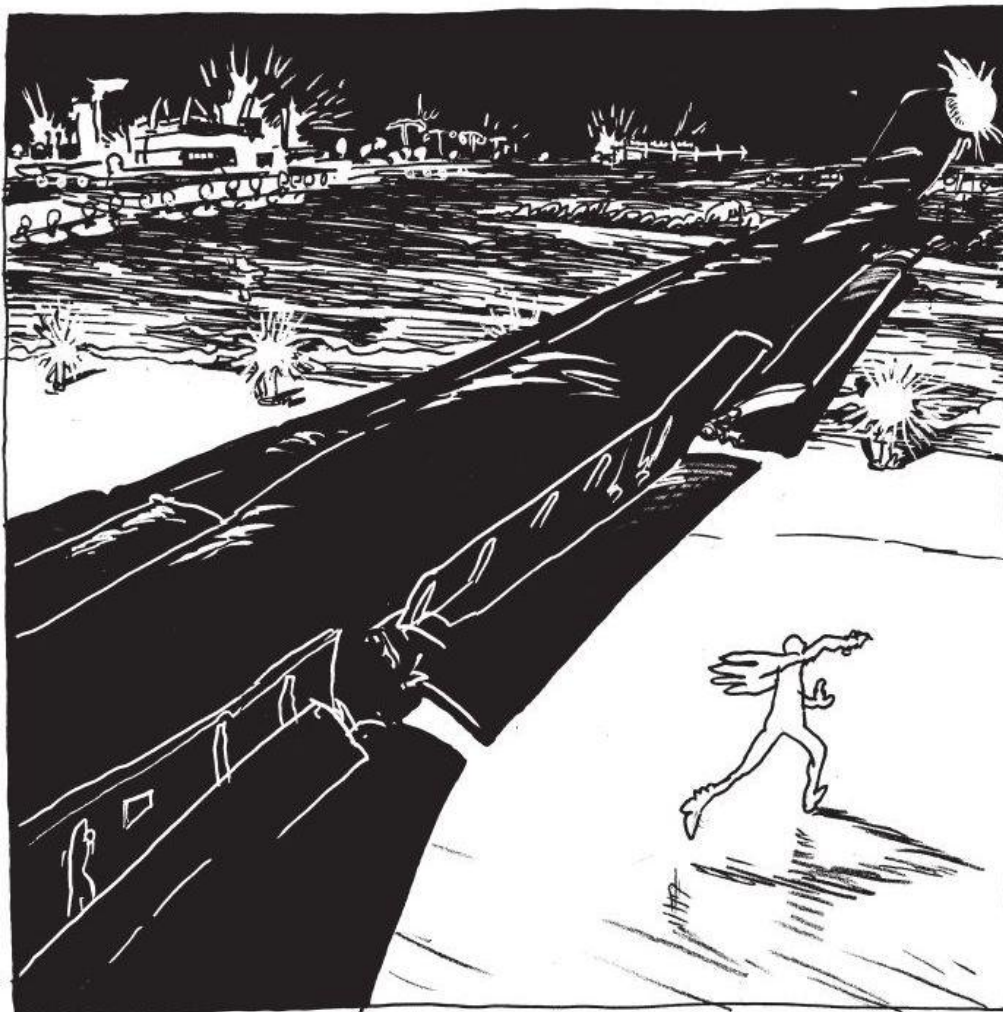
« Le début des revendications étudiantes, que plusieurs d'entre nous suivaient de près (étudiant·es ou pas), nous semblait l'excuse parfaite : en boutade, on a annoncé qu'on allait en faire aussi longtemps que la grève durerait. Le tirage confidentiel nous dédouanait face à ceuzes [celles et ceux] qui hésitaient à publier quelque chose de brut : ça se voulait un laboratoire, en direct. »

Fonte connaît onze numéros, réunissant un certain écho malgré son tirage et devenant même une revue culte. On y retrouve les prémices de certains récits comme *La Guerre des rues et des maisons* de Sophie Yanow et les discours militants de Nicolas Lachapelle. La plupart des auteurs ne parlent pas aussi frontalement de la grève qu'ailleurs, mais elle y est pourtant très perceptible. Ainsi des décryptages de stratégies de communication, des simples journaux de bords ou de récits résonnant avec la situation en cours malgré un habillage en science-fiction (doc. 5). Plus que le contenu même de *Fonte*, qui a été peu lu sur le moment même s'il a acquis une renommée très rapidement, sa réalisation en direct durant la grève crée un rendez-vous très régulier aux auteurs et les inscrit continuellement dans la lutte.

15 Voir le premier ouvrage universitaire sur ce sujet : F. Wertham, *The World of Fanzines : A Special Form of Communication*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1973.

16 Une adresse, non publique a priori mais accessible sur demande, permet de les télécharger <https://fonte.aencre.org>

Doc. 5
—
Vincen
t
Giard,
sans
titre
dans
Fonte
n° 5,
29 mar
s 2012,
p. 5.



C
est
dans
ce
contex
te
d'émul
ation
que le
même
atelier
va

THE MARCH IS GOING WELL.
HOW ARE YOU? HOW'S THE FORT?

SOPHIA
JEUDI 4:03 PM

VOUS ÊTES ENREGISTRÉ POUR RECEVOIR
DES ALERTES POUR LE VOL LX86.

23636
VENDREDI 2:36 PM

lancer *Dépasser la ligne* et *La Hausse en question*. Lors de leur semaine de réalisation, l'équipe fait relâche sur *Fonte*. En créant ensemble, la bande se répond, ce qui est forcément plus stimulant que la création solitaire. L'envoi des fichiers des deux fanzines à des associations étudiantes permet des reproductions à plusieurs milliers d'exemplaires, des affiches en sont également tirées. Le pendant du confidentiel *Fonte* est une présence majeure de la bande dessinée dans les rues, liée directement aux impressions inquantifiables, donnant à l'ensemble une fonction de tract. Avec ses auteurs multiples, ces collectifs offrent aussi une forme moins personnalisée que les leaders politiques ou

étudiants, où chacun peut se retrouver.

Cet esprit fondamentalement collectif et rassembleur se retrouve aussi dans « La manif de bonhommes ». À la lisière de la bande dessinée et de l'illustration, le projet a également trouvé son origine au sein de l'atelier, quand Evlyn Moreau a évoqué son inquiétude de participer physiquement aux manifestations. Alors épaulée techniquement par Giard, l'idée d'une immense manifestation virtuelle où les auteurs dessinent des personnages en luttant a été réalisée en direct durant la nuit du 27-28 mai. Dès la mise en ligne des premiers dessins, le lien est fortement relayé et des participations sont envoyées de toute la province. Face à l'afflux de contributions et au travail d'intégration assez lourd qui en découle, la possibilité d'ajour est refermée une semaine après et les bonhommes mis en ligne au fil de l'eau. Dans la forme finalement définitive, qui n'est pas celle prévue initialement, la frise comporte plus de 600 personnages dessinés par plus de 150 auteurs, le tout formant une séquence narrative pouvant se rapprocher de la bande dessinée¹⁷. Mais plus que son fond, c'est encore une fois un exemple de création collective lancée dans un lieu de création, mobilisant au-delà de lui et représentant admirablement l'effervescence des moments de lutte qui semblent alors être les seules choses rythmant le quotidien.

La plupart des auteurs interrogées mettent en avant cette forme collective et l'effet qu'elle a pu avoir sur eux. Jimmy Beaulieu évoque même un profond épuisement quand tout s'est arrêté, chose que l'on retrouve dans les récits de Giard ou Corriveau. Au-delà des déceptions ces derniers témoignent cependant de la force créative particulière de ce moment. Pour Corriveau il s'est agi de « toucher à quelque chose de plus grand que [lui] », une pensée que partage également Vincent Giard :

« Parce que le plus important à travers tout ça, c'est peut-être ce qui ne se voit pas dans les publications : l'atelier, qu'on occupait déjà depuis 2009, mais qui est devenu à la faveur de la grève un espace collectif et communautaire, un point de ralliement (on s'y rejoignait avant et après les manifs, les actions, nous suivions ensemble les annonces et points de presse), où les

17 La manifestation est toujours consultable ici : <https://manif.aencre.org>.

bouffes collectives, et la présence rassurante des autres étaient plus importantes, plus rassembleuses et plus concrètes que le dessin. [...] Il y avait vraiment un sentiment de participer à quelque chose de grand et de vivant. Je crois que pour plusieurs d'entre nous, ça a été un point tournant dans notre parcours artistique. »

Si son récit rejoint notre analyse, il se trompe en imaginant que la force collective ne s'y ressent pas. C'est ce qui rend si importants les débouchés de création physiques, même à tirages marginaux, que sont les fanzines papiers produits durant cette période, en parallèle de nombreux projets plus virtuels. Fixant sur le papier un objectif partagé, les fanzines font effet de catalyseur et de lieux de retrouvailles, une donnée qui est particulièrement sensible quand on se plonge dans le corpus.

Les bandes dessinées ont donc accompagné ce Printemps érable, sous des formes numériques comme sur papier, créant et enrichissant des mobilisations collectives. Très vite, les médias classiques ont salué ce militantisme artistique. On a ainsi vu des chroniqueurs BD des magazines parlant cette fois d'actualité, comme Raymond Poirier¹⁸, mais aussi une presse généraliste se saisissant d'un moyen de communication particulièrement efficace et réactif, qui crée dans la lutte au sein d'un nouvel imaginaire. La bande dessinée apparaît offrir une complémentarité de différents usages (témoignage, vulgarisation politique, humour politique) et de formes de publication (immédiateté numérique, fanzines imprimés, quasi-tract) permettant une malléabilité et une appropriation maximale. S'il est évident que les bandes dessinées n'ont pas été le cœur de la lutte, elles ont pris une place notable dans ce paysage.

Ce moment social si particulier dans le Québec contemporain n'a d'ailleurs pas fini d'infuser avec la bande dessinée, plusieurs titres parus depuis s'inscrivant directement dans ce décor. Ainsi peut-on recenser depuis 2012 la publication de *Poulet Grain Grain* de François Samson-Dunlop et Alexandre Fontaine-Rousseau (La Mauvaise Tête, 2013) et *La Guerre des rues et des*

18 R. Poirier, « Quand les bédéistes s'intéressent au conflit étudiant », *Voir.ca*, blogue « La Vie en BD », 01/06/2012 [en ligne] <https://voir.ca/raymond-poirier/2012/06/01/quand-les-bedeistes-sintressent-au-conflit-etudiant/>

maisons de Sophie Yanow (La Mauvaise Tête, 2014), poursuivant tous deux, de manière plus ou moins directe, le travail commencé dans *Fonte*. Le sujet est aussi présent dans *La Ligne la plus sombre*, de Mélanie Baillargé et Alain Farah (La Pastèque, 2016), *Rôles de composition*, de Jimmy Beaulieu (Mécanique générale/Vraoum !, 2016) ou encore le projet annoncé et en partie présenté en ligne *Rouge avril*, d'André St-Georges et Sylvain Lemay, déjà auteurs d'une bande dessinée sur la crise politique d'octobre 1970. Dans ce nouveau corpus en cours de constitution, le Printemps érable peut n'être qu'un décor, un sous-texte, mais moins de dix ans après les faits il indique, dans le petit marché de la bande dessinée québécoise, une inscription durable, témoin d'une jonction particulière entre une forme artistique et une lutte.